

La machine infernale de Cocteau, copie conforme de l'Oedipe-Roi de Sophocle?

Paul Guilmot

Universidad Nacional de Mar del Plata

Indubitablement la Grèce antique a été le berceau de tout ce qui constitue aujourd'hui la compréhension essentielle de l'homme et du monde. Ainsi en est-il, par exemple, du mythe. On comprend dès lors l'attraction que celui-ci a exercée de tout temps et continue d'exercer aujourd'hui encore. Il serait fastidieux de dresser une liste des oeuvres passées et contemporaines qui ont emprunté et adapté les mythes de la Grèce antique. Quelle raison profonde motive cet emprunt et cette adaptation? Sans aucun doute, le fait que la simplicité géniale de ces mythes se moule sans difficulté sur n'importe quel thème. Pour ne prendre qu'un exemple, le mythe de la caverne de Platon, excellente propédeutique de tout son système, trouve mille applications, en raison de son universalité. Il en est de même du mythe d'Oedipe, tel qu'il se manifeste dans la tragédie de Sophocle et qui se révèle d'une fécondité surprenante, à travers l'histoire depuis Corneille, Voltaire et Gide et, en particulier, quand un artiste comme Cocteau s'en empare pour en faire le porte-parole de toute une conception de l'existence.

André Bonnard signale que «autant que la science et la philosophie, la tragédie (grecque) se donne comme un mode d'explication et de connaissance du monde».¹

1. André BONNARD, *D'Antigone à Socrate*, Lausanne, La Guilde du livre, 1966, p.91.

Appliquant ce principe à Sophocle, Werner Jaeger affirme de son côté que la tragédie est l'organe de la connaissance la plus élevée.² Ainsi la tragédie, pour Sophocle, est l'approfondissement du thème socratique repris du temple de Delphes: connais-toi toi-même. En outre, un autre point retient notre attention. Il semble, en nous tenant exclusivement aux dates des tragédies, que le mythe d'Oedipe a accompagné Sophocle dans son âge mûr et sa vieillesse. C'est en 420 qu'il écrit Oedipe roi à l'âge de 65 ans et il en reprend le thème 15 ans plus tard, quand il atteint ses 90 ans. Cocteau, lui aussi, semble avoir été hanté par Oedipe. Déjà en 1929, dans *Opium*, histoire et journal de sa désintoxication, il écrit:

*«Je rêve qu'il me soit donné d'écrire un OEDIPE ET LE SPHINX, une sorte de prologue tragi-comique à Oedipe Roi, précédé lui-même d'un grosse farce avec des soldats, un spectre, le régisseur, une spectatrice. Représentation allant de la farce au comble de la tragédie...».*³

La machine infernale sera représentée pour la première fois, cinq ans plus tard, le 10 avril 1934. Dans ce rêve, on note déjà toute ce qui peut séparer Cocteau de Sophocle. En effet, le problème que se pose le tragédien grec est de savoir si les dieux peuvent châtier un innocent. Il ne peut s'agir dans ce cas d'une farce, même si elle se termine en tragédie. Sophocle, lui, s'interroge sur le destin de l'homme et son existence marquée par le mal. Si *La machine infernale*, en première instance, reprend le thème, Cocteau insiste dans l'introduction sur la mécanique inexorable de la tragédie.

«Regarde, spectateur, dit-il, remontée à bloc, de telle sorte que le ressort se déroule avec lenteur tout le long d'une vie

2. Werner JAEGER, *Paideia : los ideales de la cultura griega*, México, F.C.E. 1957. Livre II, Cap. 2. *El hombre trágico de Sófocles*, pp. 248-262.

3. Jean COCTEAU, *Opium*, Paris, Stock, 1932, p.229.

humaine, une des plus parfaites machines construites par les dieux infernaux pour l'anéantissement mathématique d'un mortel».⁴

Le ressort est bandé dès le début et il se relâche progressivement et d'une manière accélérée. Ce titre donné par Cocteau à la tragédie en exprime le sens le plus apparent et en explicite la démarche. Mais peut-on affirmer que Sophocle et Cocteau poursuivent le même but? Ce serait naïf de le prétendre. Deux mille cinq cents ans séparent les deux oeuvres. Si donc la trame est identique, son traitement s'avère bien différent. Déjà de la légende originelle à la littérature apparaissent des modifications, des agencements. De même au cours de l'histoire le mythe primitif a connu un grand nombre d'interprétations. Comment s'étonner alors de certaines similitudes et de pas mal de divergences entre les deux pièces?

Pour tenter de les préciser, revenons un instant à la légende originelle, si tant est que nous puissions la séparer de ses développements littéraires. Un enfant né de Laïos et de Jocaste est séparé aussitôt de ses parents en raison de la menace qu'il représente pour eux. Exposé, les chevilles liées à un bâton, il survit à l'épreuve, mais marqué par la faiblesse de sa blessure, et troublé par un oracle qui annonce sa destinée. Adulte et sans le savoir, il tue son père, puis triomphe du Sphinx, épouse Jocaste, la reine qui avait promis sa main au vainqueur. Pour son parricide et son inceste, Oedipe est châtié ou plutôt se châtie lui-même en s'aveuglant. Mais en conclusion, il bénéficie de l'élection divine et disparaît mystérieusement. Tel est donc le canevas sur lequel Sophocle va broder sa tragédie. Les divers épisodes que nous venons de mentionner vont s'enchaîner maintenant d'une manière rigoureusement logique. Le montage de Sophocle est inexorable. Plus le héros s'épuise à découvrir la vérité, plus il s'illusionne et s'aveugle sur son propre cas, sans se douter que sa recherche

4. Jean COCTEAU, *La machine infernale*, Paris, Grasset, 1934, p.13.

ne peut qu'aboutir au drame final.

Au début de la pièce, c'est un homme au sommet de la grandeur humaine. Il se sent responsable et solidaire du peuple qu'il gouverne et c'est pourquoi il est tenaillé par le désir de savoir. Chaque parcelle de vérité qu'il découvre lui permet d'avancer dans sa recherche et, sans qu'il s'en rende compte, il se lance sur de fausses pistes qui lui octroient un répit momentané, mais qui finissent par l'acculer à reconnaître d'un coup son parricide et son inceste.

Quel montage du mythe a réalisé Cocteau? Si, chez Sophocle, le rythme de la pièce est haletant, on ne peut l'affirmer de *La machine infernale*. La division de la pièce en quatre actes, dont les titres sont significatifs : Le fantôme, la rencontre d'Oedipe et du Sphinx, la nuit de noces, Oedipe roi (dix-sept ans après) Un corps de garde, un lieu désert, la chambre de Jocaste, tels sont les décors. Le renversement est complet par rapport à l'ordre logique de Sophocle. Deux soldats dialoguent sur l'apparition d'un fantôme qui n'est autre que Laïus assassiné et qui dans un balbutiement essaie de prévenir Jocaste qu'un jeune homme approche de Thèbes et qu'il ne faut sous aucun prétexte... Sur ce dernier mot se termine ce message tronqué. Mais tandis que Jocaste ne peut savoir ce que voulait lui transmettre son époux, Oedipe rencontre le Sphinx qui tombe amoureux de lui et lui dévoile la réponse à l'énigme. Thèbes est délivrée et après le couronnement du nouveau roi, et la nuit de noces, dix sept ans s'écoulent jusqu'à ce qu'une peste se déclare et oblige Oedipe à en rechercher la cause qui n'est autre que lui-même. Oedipe a eu pas mal de chances durant toute son existence, mais, comme le proclame la voix du quatrième acte, toutes les malchances surgissent sous le déguisement de la chance. Oedipe, dans le malheur, devient finalement un homme

Le texte de Cocteau, déconcertant à première vue, est émaillé dès le premier acte d'allusions ambiguës au meurtre de Laïus, dans un style qui s'apparente à la comédie, au vaudeville ou à la farce. On ne peut que rire ou sourire en assistant à la conversation des deux soldats et l'intervention du chef,

tableau d'une ironie cocasse sur l'autorité dans les casernes. L'arrivée aux remparts de Jocaste et de Tirésias, appelé par la reine Zizi, sorte de tuteur tyrannique, ne fait qu'augmenter la cocasserie de la scène. Jocaste éblouie et séduite par la jeunesse de la recrue, voudrait le rencontrer plus tard, malgré la protestation de Tirésias. Sa visite reste infuctueuse, car elle ne peut prendre contact avec le fantôme et elle décide de visiter incognito les boîtes de Thèbes. Ainsi se contruit ce premier acte qui, comme on le voit, n'a pas grand chose à voir avec l'exposition de Sophocle. Le second acte est simultané au premier: pendant que Jocaste échoue dans sa tentative de rencontrer le fantôme, se réalise une autre rencontre, celle d'Oedipe et du Sphinx. Vainqueur du Sphinx, Oedipe épouse Jocaste, mais au cours de la nuit de noces, pressé par Jocaste, il entame un long dialogue avec Tirésias qui lui annonce à mots couverts sa véritable destinée. Dernier acte: dix-sept après, le drame éclate: un messager arrive de Corinthe et, par son témoignage, met à nu la vérité. Jocaste se pend, Oedipe se crève les yeux et disparaît de la scène, guidé par sa fille Antigone.

Tel est le schéma de Cocteau assez éloigné d'une copie conforme de Sophocle. Cependant tout au long de l'action, Cocteau émaille les dialogues d'allusions larvées et de détails apparemment sans importance mais qui prennent leur véritable signification dans le dénouement et tissent autour du personnage central le filet qui finalement, malgré tous ses efforts pour s'en dépêtrer, l'empêtrera sans rémission. Pour ne citer que quelques exemples, la jeunesse du soldat, du même âge qu'Oedipe à qui il ressemble sème un doute dans le coeur de Jocaste, l'écharpe rouge qui par deux fois menace de l'étrangler, annonce son suicide, la broche aux perles grosses comme un oeuf anticipe l'aveuglement final, le cauchemar de la reine berçant un nourrisson transformé en une pâte gluante qui se glisse partout et qui colle à sa bouche et à ses cuisses, fait allusion dès le premier acte à l'inceste, le berceau dans la chambre rappelle la naissance d'Oedipe, l'ivrogne à la fin de la nuit de noces qui interpelle Jocaste: Madame, votre époux est bien trop jeune pour vous crie l'inceste en termes on ne peut plus clairs. Bien d'autres détails plus ou moins subtils présagent le drame. Quel est le but poursuivi par Cocteau dans cette pièce?

Est-ce une pure farce, une comédie burlesque qui ironise sur le destin, en somme une sorte d'échafaudage bouffon sans grande signification? La réponse à ces questions se trouve peut-être dans la dédicace:

*«J'ai souvent répété, dit Cocteau, qu'une chose ne pouvait à la fois être et avoir l'air. Ce credo perd de son exactitude lorsqu'il s'agit du théâtre, sorte d'enchantement assez louche où l'avoir l'air règne comme le trompe-l'oeil sur les plafonds italiens».*⁵

En d'autres termes, Cocteau croit-il au destin d'Oedipe ou la légende n'est-elle qu'un prétexte théâtral pour développer une sorte de vision du monde originale et accentuer peut-être un scepticisme sur la condition humaine? Faut-il prendre la tragédie au sérieux? Cocteau confond-il être sérieux et avoir l'air d'être sérieux, pour reprendre la distinction de la dédicace? N'entretient-il pas savamment l'ambiguïté pour nous forcer à rire même aux moments les plus tragiques? Par exemple, l'apparition du fantôme de Laïus, qui pourrait devenir un objet de terreur, se transforme, dans le dialogue des deux soldats et du chef en une altercation de caserne qui devient encore plus loufoque avec l'apparition de Jocaste et de Zizi.

Mais, pour mesurer maintenant dans sa différence, cette sorte de dégradation du mythe opérée par Cocteau, revenons à Sophocle, frappé et ému dans ses profondeurs par un destin apparemment inexplicable et qui provoque en nous une réaction spontanée et tout-à-fait compréhensible de révolte. Les véritables coupables d'un destin de parricide et d'inceste sont les dieux, car l'intention du héros n'a jamais été ni de tuer son père, ni d'épouser sa mère. S'il finit par le faire, c'est à son corps défendant. Si telle est notre première impression, Sophocle nous indique que nous ne pouvons nous y arrêter et qu'il faut creuser davantage. C'est le chœur qui nous met sur le chemin d'une

5. *Ibid.*, p.5.

interprétation qui évacue la révolte. Car à mesure que se déroulent les épisodes qui vont en crescendo tragique, le chœur proclame ouvertement non seulement son attachement au roi mais encore son inalterable fidélité à la sagesse de la divinité. Comme le souligne André Bonnard:

*«Au centre de ce drame où nous voyons s'engloutir au néant l'homme, son oeuvre et sa fortune, le chœur pose fermement l'assurance qu'il existe des choses qui durent, il affirme la présence, au delà des apparences, d'une réalité splendide et inconnue qui sollicite de nous autre chose qu'une négation révoltée».*⁶

Toutefois le problème rebondit, car il faut dissoudre le paradoxe d'une foi dans la divinité qui s'accompagne d'un doute profond. En d'autres termes: comment concilier foi et malheur? Pour dépasser cette antinomie, Oedipe, une fois de plus nous oriente: il respecte pleinement l'action divine: aucun blasphème ne sort de sa bouche. Ce qui nous ouvre sur une vue de la tragédie comme explicitation de la condition humaine. Sophocle nous présente en effet Oedipe comme la perfection de l'homme. C'est quelqu'un qui réfléchit et qui agit avec décision, sans jouer au tyran, mais toujours au service de la communauté. En quoi consiste alors sa faute? Non pas dans sa volonté, mais dans la situation de l'homme lui-même au milieu de l'univers dont il ignore l'ordre où s'insère sa vie. Un ensemble de forces régit l'équilibre du monde. L'homme doit agir nécessairement, mais son acte l'expose à des conséquences qui lui échappent. Le destin d'Oedipe, semble nous dire Sophocle, est exemplaire, car il nous situe, en tant qu'homme, à notre véritable niveau. En se crevant les yeux, Oedipe accède à une nouvelle connaissance qui est adhésion aux lois de l'univers et libération car il dépasse son destin en l'acceptant. L'ordre de l'univers a été bousculé par le parricide et l'inceste. Et il se rétablit par l'insertion du soi-disant coupable dans l'harmonie de l'ensemble. Oedipe à Colonne prolongera

6. André BONNARD, *op.cit.*, p. 103.

cette réflexion en faisant d'Oedipe le héros qui, dans sa mort, passe de l'homme agissant à l'homme souffrant.

Sommes-nous ici tellement loin de Cocteau? La voix, imitation du chœur grec, qui introduit le dernier acte, nous suggérerait la même leçon:

«Après les faux bonheurs, le roi va connaître le vrai malheur, le vrai sacre, qui fait, de ce roi de jeux de cartes entre les mains des dieux cruels, enfin, un homme».⁷

Dans cette simple phrase, nous retrouvons toute l'ambiguïté de Cocteau. Si la conclusion est la même, le chemin parcouru est tout différent. Les mots mêmes utilisés par Cocteau traduisent une optique qui n'a pas grand chose à voir avec l'optique de Sophocle. La tragédie grecque marquait un destin auquel l'homme, le roi parfait de Thèbes, devait se soumettre coûte que coûte pour ne pas déranger l'équilibre universel. Cocteau fait de ce roi un roi de jeux de cartes qui, dans le malheur, devient un homme. Mais qu'est-ce que cet homme, selon Cocteau? Par son ironie, Cocteau désacralise le mythe. La naïveté des hommes et leurs illusions se brisent sous le coup de la cruauté des dieux et l'impitoyable logique de la destinée. Oedipe, personnage romanesque, rêveur, image de Cocteau lui-même, incapable peut-être d'harmoniser la richesse de ses dons et condamné à mourir pour que se déploie son être authentique, tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.

Copie conforme ou non, nous n'avons plus à en décider. Les deux oeuvres se rejoignent dans un au delà du mystère: celui de l'homme et de sa destinée.

7. Jean COCTEAU, *La machine infernale*, p. 113.

Bibliographie

André BONNARD, *D'Antigone à Sophocle*, Lausanne, La Guilde du Livre, 1954.

Werner JAEGER, *Paideia: los ideales de la cultura griega*, México, F.C.E. 1957.

Roger LANNES, *Jean Cocteau*, Coll. Poètes d'aujourd'hui, Paris, Seghers, 1960.

André FRAIGNEAU, *Cocteau par lui-même*. Coll. Écrivains de toujours, Paris, Seuil, 1957